

Bifurquer dans le même train

Peut-on dérailler du Progrès sans descendre de la Recherche ?

Achille

Juillet 2025



EN TANT QUE SCIENTIFIQUE ... NON, EN TANT QU'ÊTRE HUMAIN,
AJOUTER UNE NOUVELLE ARME TERRIFIANTE À L'ARSENAL DE L'HUMANITÉ
EST QUELQUE CHOSE QUE JE PEUX PAS TOLÉRER.

Le chimiste Daisuke Serizawa, dans Godzilla (1954)

I UN DÉJÀ-VU DANS L'AMPHITHÉÂTRE

Vous vous présentez peut-être les chercheuses et chercheurs en informatique comme des esprits conquérants animés d'un seul élan par la numérisation du monde. Si c'était le cas, vous penseriez à tort. D'abord parce que la plupart d'entre elles et eux ne prête aucune attention au sort qui est réservé à leur production dès lors qu'elle sort du confinement académique. Mais aussi, parce qu'une part aussi grandissante que marginale y accorde une attention anxieuse, et abandonne courageusement la quête du pur renforcement des ordinateurs, pour faire dévier leurs recherches vers des thématiques qui leur paraissent moins toxiques. On dirait qu'une conscience diffuse de l'ampleur de la catastrophe écologique, et un sentiment d'urgence à y faire face autrement que par un surcroît de technologie, semblent se propager dans une frange consistante de la population qui habite les laboratoires d'informatique. Ces bons sentiments s'agrègent et créent des liens. Ils forment une communauté de birfuquantes, qui s'adonne à diverses activités, dont la ressemblance avec celles qui se pratiquent dans les recherches les plus orthodoxes est parfois troublante. Elle écrit des articles dans des journaux académiques, quoique dans les catégories les moins propices au développement. Elle s'escrime à rafler des budgets en répondant à des appels à projets, certes les plus alternatifs qu'on peut dégoter chez les divers organes de financement. Lorsque j'ai pu observer un échantillon de cette communauté, elle se retrouvait agglutinée dans un amphithéâtre caniculaire pour écouter quelques intervenantes dispenser l'aboutissement de leurs travaux étalés sur des diaporamas. On pouvait noter que la proportion d'individus qui y écrivaient des mails ou du code tout en écoutant l'exposé y était légèrement moindre qu'en conférence classique, et que les buffets étaient végétariens. Et aussi, la présence d'ateliers dans lesquels les gens discutent réellement entre eux plutôt que par mail. Mais si on met de côté ces louables efforts, la similarité de cette forme bifurcante avec ce de quoi elle est censée bifurquer m'a laissé une désagréable saveur d'entourloupe.

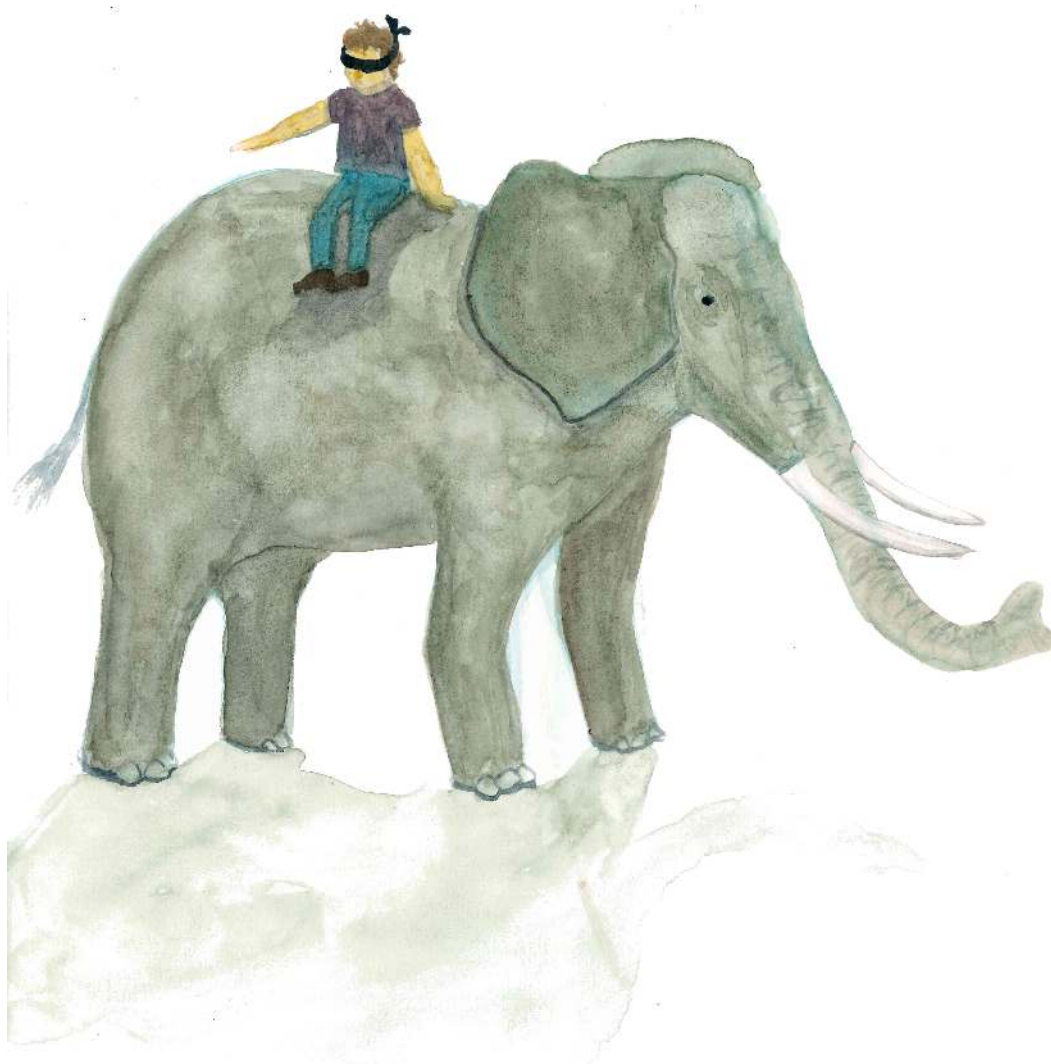
2 AGIR EN TANT QUE QUOI ?

« *Que peut-on faire en tant que scientifique ?* » y demandait une intervenante. Je crois qu'on peut situer l'origine du problème dans l'opposition qui se dégage des deux sens qu'on peut extraire de l'expression « *en tant que* ». Le premier sens consiste à s'envisager soi-même comme *étant* un-e scientifique, qui continue de l'être. On se demande alors comment agir dans les limites du rôle du scientifique, ce qu'on peut faire de compatible avec cette position, en acceptant sa principale mission de « *faire de la recherche scientifique* ». L'autre signification, ce serait d'envisager les choses *depuis* une position qu'on peut transgresser. En prenant acte de notre situation, mais en considérant les injonctions, contraintes et missions qui nous sont associées comme un fardeau, qui empêche notre liberté de penser et d'agir. J'ai l'impression que c'est l'adoption du premier sens au détriment du second qui forme l'obstacle principal à une bifurcation satisfaisante.

Les raisons pour se débarrasser de ce fardeau ne semblent pourtant pas manquer. « *6ème extinction de masse* », « *points de non-retour* », « *dépassement des limites planétaires* » : il y a ainsi toute une palette d'expressions alarmistes que les scientifiques ont l'habitude de déclamer pour qualifier l'ampleur du désastre écologique. Il est assez commun de rencontrer au premier plan des blogs de chercheur-es, ou dans leur signature d'email, quelque citation du GIEC qui nous affirme avec un « *très haut degré de confiance* » qu'agir aujourd'hui est notre dernière chance pour espérer conserver un monde à peu près survivable. La responsabilité des recherches scientifiques dans l'amplification de la catastrophe, et particulièrement de toutes celles qui s'emploient à perfectionner les technologies, est assez largement admise chez les bifurcant-es.

La gravité déclamée de la situation appellerait l'évidence de se laisser les deux mains libres pour se précipiter vers une sortie de secours, et de ne s'encombrer d'aucune des entraves qui jalonnent la routine des chercheur-es. Rédiger pour publier, faire acte de présence, rendre des comptes à son administration, le ridicule de toutes ces activités est saisissant au contraste de telles alarmes. Quel intérêt d'aller s'enfermer dans son bureau quand il faudrait clamer sur tous les toits la catastrophe à venir et s'organiser pour y faire face ? À quoi serviraient les publications académiques, les grades, et autres titres de reconnaissance d'une communauté si celle-ci est condamnée à s'éteindre avec tant d'autres formes de vie dans un avenir proche ? Pourquoi participer au fonctionnement d'un laboratoire qu'on juge au mieux inutile et au pire nocif ? Du ridicule on dérive au cynisme si l'on perpétue toutes ces activités en admettant qu'elles aggravent ou accompagnent la catastrophe.

Tout cela serait complètement insensé, sauf si, bien sûr, aucun autre choix ne nous était laissé. Si les obligations nous concernant étaient impérieuses et les contraintes si répressives qu'il serait véritablement trop périlleux de tenter de s'en défaire. Auquel cas, il s'agirait d'assumer que nous voudrions faire autrement, mais que nous sommes pieds et poings liés par l'autorité qui règne sur notre milieu. Que, comme tout autre employé de la société marchande, remplir tel foutu formulaire et se plier aux règles de l'institution qui nous salarie n'est qu'une désagréable nécessité pour survivre. De cette dénonciation naîtrait une autre évidence, celle que se défaire des nos chaînes d'employé-es de la recherche scientifique est une tâche concomitante, voire préalable, à tout mouvement pour faire face au « *plus grand défi de l'histoire de l'humanité* », pour reprendre l'expression d'une grande figure de chercheur qui déraile. Identifier l'armature qui nous canalise devrait être le premier défi d'une communauté qui se prépare à bifurquer.



3 EST-CE MOI QUI BOUGE OU MA MONTURE QUI M'EMPORTE ?

Mais, et c'est bien ce qui détonne, la routine continue son chemin sans qu'aucun de ces déterminants sous-jacents ne soit jamais exhibés. Accordons-nous trois paragraphes pour tenter de les décrire sommairement. Presque toutes les contraintes qui ordonnent la recherche scientifique semblent issues de la discipline requise pour se faire une place dans la compétition y est organisée. Pour tenter d'obtenir un des rares postes de chercheur-es permanent-es, promesse de revenus appétissants à perpétuité dans des conditions de travail assez souples, il faut se soumettre aux caprices des organes de sélection. Ceux-ci sont surtout composés de scientifiques parvenu-es. Et n'accordent les fameux emplois qu'après examen de la productivité du candidat et vérification de sa loyauté aux institutions. En général, on ne peut avoir une chance qu'en s'efforçant d'allonger la liste de ses publications dans des revues reconnues, et de maximiser la présence d'auteurs prestigieux apposés à son propre nom. C'est encore mieux si on a réussi à tisser quelques collaborations avec des entreprises prêtes à mettre des sous dans dans son laboratoire. Tout ce qui risque de détourner l'aspirant-e au titre de sa quête aux productions sérieuses est une sérieuse menace pour sa prétention. Tout autre engagement qui frôle de trop près la critique ou la dispersion représente un risque.

Mais même pour les heureux-ses choisi-es, les exigences ne disparaissent pas forcément. Les conditions matérielles de ces postes, si envieuses soient-elles, ne suffisent pas pour quiconque souhaite s'offrir des expériences coûteuses ou recruter des doctorant-es pour enrichir ses recherches. Des financements additionnels sont indispensables. Ceux-ci sont en général, et de plus en plus si l'on en croit le mécontentement résigné qui se rumine en cafétéria, accordés en échange d'une réponse adéquate à un appel à projets organisé par une entité administrative supérieure. Les budgets sont aux mains d'agences publiques en tout genre, qui les distribuent via des projets dont elles dictent les conditions. Devoir prouver sa légitimité auprès de ces organes de financement, en concurrence avec tous les autres prétendants, et démontrer l'intérêt de ses recherches pour le progrès des sciences tel qu'il est conçu au dessus de nous, voilà qui exige un sérieux formalisme dans ses activités. Ensuite, les publications sont elles-même sélectionnées et jugées par des collègues tout autant acharnés dans leur quête de savoirs présentables. Enfin, puisque tout se juge et se valide à l'intérieur même du monde académique, il faut noter que la constitution d'une communauté de chercheur-es qui échangent et travaillent autour d'un objet commun devient un avantage pour auto-entretenir leur légitimité. On a déjà là bien des raisons de se dissuader de prendre une heure de trop à l'extérieur de son bureau avec des gens qui ne sont pas des pairs.

Ces principales exigences sont à compléter avec le conformisme régnant dans n'importe quelle entreprise. Se soumettre aux rituels établis, imiter ses prédécesseurs, éviter la moindre trace de croc sur la main qui nous nourrit. Tout mis ensemble, on comprend mieux l'intérêt pragmatique qu'à la communauté bifurcante à ne pas dériver trop loin. À continuer de « *faire de la recherche* », en se limitant à infléchir ses orientations. Ce pragmatisme se comprend, puisque l'effroi qu'inspirent les autres perspectives de travail en milieu industriel font apparaître la relative liberté du monde de la recherche publique comme bien digne de quelques compromis avec son éthique.

Dans ce jeu de compromis, on risque de brûler notre goût de la révolte contre l'appareil qui nous commande, puisque c'est envers lui qu'on s'efforce de se légitimer. Si l'on essaie de s'engager sur un projet alternatif, on se retrouve à défendre : « *Hiérarchies et administrations en tout genre, voyez comme les recherches que nous menons peuvent bien prétendre au titre de véritable science, voyez comme elles méritent un financement à la hauteur de leur éclat, prenez conscience de leur importance pour mener la transition que votre gouvernement organise, notez leur position pionnière en ouverture et démocratisation* ». Et on risque d'y perdre la critique de la science, de la transition, de la hiérarchie, de l'avant-gardisme. À s'installer confortablement dans son siège de titulaire, on glisse naturellement vers l'adhésion aux intérêts corporatistes : maintenir sa position, son rayonnement, sa valeur sociale. Ou du moins on s'y lève plus difficilement si c'est pour chercher à anéantir son privilège.

Et cependant, je pense que la compromission serait moindre si les exigences mentionnées plus haut étaient exhibées comme telles, au moins entre aspirant-es à la bifurcation, plutôt que discrètement intégrées dans nos actes. Cette exhibition nous permettrait de leur faire un procès en alliant toutes celles et ceux qui partagent la commune condition de les subir. C'est depuis le procès de ces contraintes qu'on pourrait alors poser les bases pour les affronter ou les pirater. Si nous assumions que nous sommes à huis clos entre scientifiques pour la raison que nous avons besoin de maintenir une communauté pour entre-valider nos publications, ou qu'une telle rencontre est bien plus présentable devant les diverses hiérarchies que de participer à une manifestation ou de distribuer des tracts sur les marchés, ou bien que nous sommes trop lâches ou engourdis sur nos chaises de bureaux, etc., nous pourrions en prendre acte et nous organiser en conséquence. Constituer une communauté fictive, menacer notre hiérarchie, court-circuiter des procédures, et toutes les tactiques dont on se laisse le loisir lorsqu'on a identifié ce qui exerce le pouvoir.

Au lieu d'exposer à la conscience commune les contraintes propres à la recherche académique, les exigences qui s'exercent malgré nous et entravent notre liberté, on ajoute à ces exigences un vernis de sens écologiste : de la recherche scientifique, oui, mais pour la planète. Ou de la société, ou des malades, selon les déclinaisons. Ainsi lubrifiées, ces exigences continuent d'autant mieux à conditionner notre action.

4 SI NOUS ALLIONS Y VOIR EN BAS DES TOURS D'IVOIRE



Et pourtant, m'a-t-on objecté lorsque je faisais part de ma gêne, quelle est la différence entre les recherches présentées par les intervenant-es et celles que mènent des collectifs non académiques, qui sont donc exempts de ces contraintes ? Le collectif STopMicro enquête sur les ramifications et les nuisances globales de la microélectronique. Des chercheur-es aussi, avec plus de moyens et de savoirs spécialisés. Pourquoi critiquer les seconds et défendre les premiers (auquel je participe) ?

Pour commencer, je ne veux pas dire que tout ce qui se produit dans ce mouvement en bifurcation interne est futile. On y trouve des démystifications croustillantes d'argumentaires marketing, des enquêtes éclairantes, ici qui dressent l'inventaire des illusions de la 5G, là qui dépeignent l'absurdité de tel modèle économique. Ce que je veux souligner, c'est que leur contexte de production, qui n'est pas directement ancré dans des vies, des luttes, les désincarne et restreint leur portée. Peut-être qu'un petit détour à l'extérieur des laboratoires nous permettra de comprendre pourquoi.

Il y a des savoirs qui sont produits en dehors du monde académique, et qui se focalisent parfois sur des terrains similaires. Certains groupes et individus refusent de déléguer à d'autres le soin de comprendre le monde, à des scientifiques par exemple, et de se laisser montrer ce qu'il faut voir. Ils produisent leur propres idées, qui s'articulent parfois autour d'enquêtes. Ces idées émergent de la volonté d'agir sur ses conditions d'existence. Elles doivent nous permettre de saisir les forces et les intérêts qui orchestrent notre réalité, et nous offrir les possibilités de la transformer.

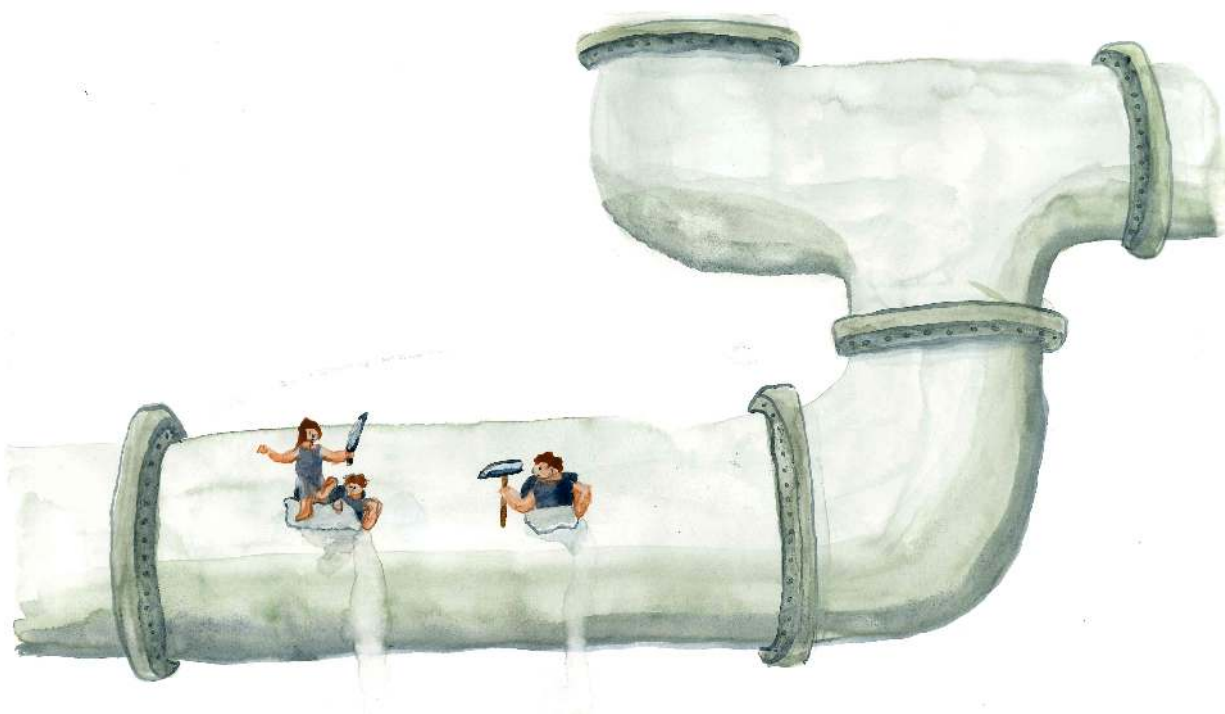
Tandis que pour le savant qui joue son rôle, l'intérêt d'une recherche est d'ajouter un savoir validé par ses pairs sur une pile de connaissances, le succès d'une critique incarnée dans un combat est décidé par la manière dont elle atteint sa cible, l'intérêt d'une pensée incarnée dans des vies est décidé par ce qu'elle nous offre de vivre. Elle est jugée dans un aller-retour constant entre théorie et pratique. Difficile de prétendre qu'une recherche est au service de transformations sociales lorsqu'elle est menée à plein temps par des spécialistes séparés des mouvements qui font de ces transformations leur raison d'agir.

Cette recherche isolée du monde par la clôture académique a une forme particulière qui ne la destine pas à n'importe quoi. Façonnée par les contraintes de respectabilité et adressée à ses pairs, ce sont des articles de journaux, des conférences, au formalisme universitaire et à la diffusion principalement interne. Une forme qui convient pour satisfaire les exigences mentionnées plus haut. Je ne pense pas que ce soit cette forme qu'on adopterait si on désirait faire infuser une critique dans les consciences et impulser des changements. Pour reprendre la comparaison avec STopMicro, les brochures d'enquêtes y sont rédigées pour être lisibles par toute personne intéressée, et diffusées largement lors d'événements ouverts. Les présentations publiques ne sont pas conçues pour inventorier un sac de connaissances, mais pour que tout le monde puisse s'emparer des idées. Pour montrer l'importance de cette lutte et inviter à la rejoindre.

Ce n'est pas la forme seule qui est en cause. Sur quoi se focaliser ? Comment décrire les rapports de pouvoirs ? Ces questions se paufinent au gré des rencontres, des soutiens et des objections, des opportunités saisissables. Nos idées sont éprouvées par telle méfiance à nos tracts, liée à l'angoisse de perdre de précieux emplois industriels. Elles sont aiguillées par tel soutien vent-debout contre les armes que des

entreprises locales propagent dans le monde. Elles mènent l'assaut sur certaines institutions locales jusqu'alors inconnues et qui se révèlent être un atout de l'adversaire. Elles nous donnent une prise.

Ultime manifestation de la différence entre la recherche désincarnée et l'enquête critique, ce sont les suites qui y sont attendues. Quelle suite propose-t-on à une rencontre universitaire, quelle ouverture appose-t-on à la fin un ouvrage académique ? L'approfondissement de telle thématique sous tel angle d'approche, des perspectives transdisciplinaires ou multidimensionnelles, l'émergence de nouvelles questions, des projets finançables, des liens resserrés dans une communauté de recherche, une nouvelle rencontre similaire. À l'inverse, la suite la plus sensée à une critique déployée aux yeux de toutes celles et ceux qu'elle concerne, c'est la mise en mouvement collective. Avec, sans, ou contre les institutions dans lesquelles on se trouve.



5 DÉCONFINEZ L'ESPACE DES POSSIBLES !

L'attention que j'ai portée sur ces différences ne nous aide pas complètement à nous extirper du principal piège. Recherche académique, recherche-action, recherche critique, tout cela reste bien de la recherche. À mon avis, l'ultime pilier de l'aliénation en jeu ici est d'accepter le fond de la mission de scientifique, qui est de se borner à la production de connaissances, quelques soient les vertus qu'on s'efforce de leur donner. On ne va quand même pas laisser nos agissements clôturés dans le cadre conceptuel élaboré par notre employeur, si on pense que ce dernier fonce dans le mur. On doit se laisser la possibilité d'agir sans ou contre lui. Si vraiment, on a interprété le développement informatique comme un des principaux moteurs de l'expansion industrielle et de ses nuisances; si on a identifié les laboratoires d'informatique comme acteurs majeurs du perfectionnement de ce développement; si on a vu tout ce perfectionnement se dérouler dans les locaux où l'on est sommé de travailler, et vu y participer quotidiennement de sympathiques personnes avec qui l'on déjeune à midi; si vraiment, on a réalisé tout cela, comment peut-on aspirer à inverser la donne sans se confronter aux méfaits perpétrés tout autour de nous ? Et surtout, pourquoi restreindre notre action à des variations autour de celle qu'attendent notre hiérarchie et le contrat social ? Si ce qu'on désire est de « *retrouver du sens* », de recouvrer sa liberté et d'agir en tant qu'être humain plutôt qu'en tant que vecteur d'une fonction décidée par d'autres ?

Pouvoir se penser contre, plutôt que seulement avec ou en parallèle. S'aiguiller grâce au discernement qu'on cultive par nous-même, plutôt qu'avec la routine vers laquelle on est glissé. Comprendre l'origine des injonctions et de nos propres ambitions, celle de devenir un chercheur brillant par exemple, plutôt que d'adhérer à leur force inquestionnée. Je crois que tout ça est une sorte de préalable, ou de passage nécessaire, à un changement conscient et conséquent. Certes, ce sont de grandes formules un peu vagues. Mais ce dont je veux parler ne se traduit pas forcément par des exploits révolutionnaires. C'est simplement de s'autoriser à penser son action en laissant de côté sa casquette, sa blouse ou sa vocation de scientifique. De se permettre de se penser soi-même en parasite d'une institution sans éthique. Je donne juste trois exemples auxquels j'ai participé, pas forcément pourvu d'un quelconque courage héroïque. Nous avons créé un collectif dont le nom formule un questionnement de base : Faut-Il-Continuer la Recherche Scientifique. Nous avons distribué des tracts et des revues ainsi intitulées au sein de plusieurs laboratoires. Nous avons organisé une visite critique dénonçant les liens d'un laboratoire avec les militaires. Tout cela n'était pas très spectaculaire et nous n'avons souvent été qu'une poignée. Un bonus un peu plus ostentatoire accompli par un camarade : déclarer en conférence, à un public de chercheur-es en informatique, que leurs travaux sont nuisibles et leur conseiller d'arrêter.

Je ne veux pas forcément appeler à une pureté morale ou à des actions particulièrement ambitieuses. J'aimerais plutôt qu'éclate la dissymétrie entre la grandiloquence de nos alarmes sur le franchissement des limites planétaires et la discrétion de notre soumission aux limites artificielles qui nous sont imposées.

J'ai particulièrement parlé des ravages industriels sur la nature, tout à fait démentiels, parce que c'est la première raison affichée des scientifiques qui estiment le temps venu de douter et de bifurquer. Mais je ne veux pas qu'on en déduise que l'écologie est la seule raison qui justifie une telle critique de notre rôle de scientifique. D'abord car qu'importent leurs origines, détricoter les déterminants qui nous canalisent, les rapports de pouvoir que l'on subit, est crucial pour agir librement. Ensuite car il existe à mon avis une palette d'abjections qui sont chacune à elles seules suffisantes pour refuser de jouer le rôle de scientifique, pour temporairement ou définitivement tout arrêter. Il y a la compétition pour l'accès à une position privilégiée. La course inquestionnée aux moyens questionnables de puissance. Les moyens titanesques mis dans des spéculations lorsque les aides aux plus démunis sont en berne. La moindre coopération avec une entreprise militaire. Etc. Si on peut penser que chacune de ces raisons ne justifient pas à elles seules la fermeture urgente de tous les laboratoires, elles sont largement suffisantes pour commencer par s'arrêter et réfléchir.

6 SCIENCE PURE, ARGENT SALE

L'idée de « *Science pure* » a été forgée il y a presque deux siècles, selon ce qu'en dit Guillaume Carnino dans *l'Invention de la science*, par l'aspiration des savants à l'autonomie dans leur activité. C'est à dire, leur prétention à être financés sans conditions, et donc à faire purement de la science, à se consacrer exclusivement à la recherche expérimentale instrumentée. Si leur ambition a été assouvie, c'est que la république de l'époque a su reconnaître l'intérêt de leur travail pour sa puissance économique et militaire. Les savants le savaient et en étaient fiers. Ils vantaient leurs laboratoires comme des temples de la puissance de la nation. Leurs contributions enrichiraient d'autant mieux l'industrie si aucun temps n'était perdu dans les « *occupations de domesticité* », comme disait Louis Pasteur, et étaient guidés par leur propre discernement. Celui qui sait le mieux formuler des lois formelles sur le monde et les exploiter.

Je crois que l'asservissement à la puissance industrielle est toujours la principale raison d'être de la recherche scientifique, et tout particulièrement de celle en informatique. Accepter le rôle de scientifique qui vient avec notre salaire signifie accepter toutes les conditions matérielles et politiques sous-jacentes, adhérer aux volontés qui portent ces dernières. Refusons. N'empruntons de nouvelles voies de bifurcation que pour mieux descendre du train et le bloquer.

